M. Giraldès

(5)

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

DISCOURS

PRONONCÉ AU NOM DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

SUR LA TOMBE

DE M. CASIMIR BROUSSAIS,

AGRÉGÉ LIBRE DE CETTE FACULTÉ,

PAR

M. BARTH, AGRÉGÉ.

MESSIEURS,

Si la perte d'un homme de mérite est une cause si légitime d'universels regrets, combien l'affliction n'est-elle pas plus profonde quand il s'agit d'un collègue estimable enlevé au milieu d'une honorable carrière!... et quelle douleur amère quand celui que l'on pleure est en même temps un homme de bien, un ami doué de toutes les qualités de l'esprit et du cœur!

Tels sont, Messieurs, les sentiments qui nous animent

en ce moment et que je suis chargé d'exprimer au nom de la Faculté de médecine. Ces sentiments sont ceux de vous tous, et les regrets dont les témoignages éclatent autour de cette tombe sont le plus bel éloge que puisse recevoir le collègue dont nous déplorons la fin prématurée.

Casimir Broussais avait à peine quarante et quelques années quand la mort est venue le surprendre, et pourtant que de titres il avait acquis à l'estime publique par son mérite et ses travaux, que de droits à l'affection générale par ses rares qualités!

Docteur à vingt-deux ans, il fut agrégé à vingt-six; et, passant rapidement par tous les grades de la médecine militaire, il arriva, jeune encore, à la haute position de médecin en chef de l'hôpital du Gros-Caillou, et il n'eût pas tardé à s'élever encore si un mal cruel n'avait tranché sitôt le fil de ses jours.

Pendant cette courte carrière, il a publié de nombreux travaux, remarquables les uns par les faits d'observation pratique, les autres par une érudition profonde ou par des idées philosophiques d'un ordre élevé; et il a successivement enseigné diverses parties des sciences médicales, soit, comme professeur, dans les hôpitaux d'instruction militaire, soit, comme agrégé, à la Faculté de médecine.

Héritier d'un nom célèbre, Casimir Broussais avait une

grande tâche à remplir. S'élever aussi haut que son père était difficile; le génie n'est pas héréditaire à ce degré. Toutefois il a su se placer dans un rang honorable parmi les hommes de mérite de son temps; et, en suivant les traces du maître, il a conservé son caractère propre. C'est que, sous bien des rapports aussi, Casimir Broussais présentait avec son père des dissemblances notables et qui s'expliquent en partie par la différence de leur position.

Chez le premier, éclatait l'ardeur passionnée du novateur qui veut renverser pour édifier sur de nouvelles bases; chez le second, se montraient les qualités plus douces du continuateur d'un système dominant qu'il soutient par conviction d'abord, par devoir ensuite, et dont bientôt il s'écarte en divers points, parce que, avant tout, il se range à ce qu'il croit la vérité.

Chez l'un, c'est la hardiesse de la pensée qui s'élance sans frein et sans limite; chez l'autre, la précision et la netteté des idées, la méthode et la clarté dans l'exposition.

Là une parole âpre, aux intonations éclatantes, lançant, avec une expression dédaigneuse, le sarcasme et l'ironie; ici une voix nettement accentuée, une diction facile, parfois animée, incisive, mais toujours bienveillante et courtoise.

Chez l'un, en un mot, l'énergie, la véhémence qui subjugue et entraîne; chez l'autre, la modération, la lucidité qui séduit et qui attache.

Mais si Casimir Broussais le cédait à son père comme

écrivain et comme professeur, il l'égala dans la pratique de son art, où il a su conquérir une haute distinction, une estime méritée. C'est qu'au lit du malade l'éclat de la pensée et l'originalité de l'esprit ne valent pas le talent judicieux et la prudence éclairée.

Aux qualités de l'intelligence qui font le médecin habile, Casimir Broussais joignait les dons du cœur qui font du praticien l'ami des familles. Je sais combien il était chéri de ses malades; plusieurs d'entre eux se sont plu à m'en donner de touchants témoignages. C'est qu'il était pour eux doux, compatissant, dévoué, s'attachant à eux, les aimant d'une affection sincère; il voyait en eux des amis souffrants, il les traitait avec la même sollicitude que des membres de sa famille; et quand il avait le malheur d'en perdre, il était profondément affecté. Peu de temps avant l'aggravation de sa dernière maladie, Casimir Broussais allait au Havre chaque jour pour soigner une jeune enfant, fille d'un de ses clients qui fut aussi son ami. Infatigable, d'une abnégation sans bornes, il négligeait sa propre santé et oubliait ses souffrances pour accomplir son œuvre de charité et de dévouement. Un jour, l'ami de qui je tiens ce récit le trouva fondant en larmes : il venait de perdre cette enfant qu'il avait tâché de sauver au prix de tant d'efforts, et il exprimait en termes touchants l'amertume que cet insuccès avait laissée dans son âme.

Ce fait et bien d'autres prouvent que Casimir Broussais possédait à un haut degré ces qualités du cœur si pré-

cieuses pour le malade, qu'elles consolent quand il n'est plus possible de le guérir, mais si fatales pour le médecin, dont elles usent les forces et la santé.

Et pourtant Broussais fut, à une époque douloureuse de sa vie, accusé d'insensibilité, de sécheresse de cœur... C'est qu'on a méconnu en lui une grande fermeté de caractère, et l'on se méprenait sur ses véritables sentiments en attribuant à un manque de tendresse filiale, à l'oubli de ce qu'il devait au souvenir de son père, ce qui n'était pour lui que l'accomplissement d'un pénible devoir. Uniquement préoccupé de la justice de ses actes, il était trop peu soucieux de l'opinion des hommes; mais il savait en accepter les arrêts, et les récriminations dont il fut l'objet n'ont jamais pu l'ébranler ni l'aigrir. Sûr de la loyauté de son cœur, de la droiture de ses intentions, il lui suffisait de se croire irréprochable, et il a surabondamment prouvé dans sa vie qu'il n'avait pas mérité cet excès de rigueur.

Je n'ai pas connu, me disait hier encore un de ses amis, de fils plus tendre, plus dévoué, que ne le fut Casimir Broussais pour sa mère. Placé dans une position délicate entre elle et son père, il n'a pas hésité à prendre le parti le plus généreux. Une active sollicitude pour la plus faible, une modération respectueuse pour le plus fort, lui ont conquis tous les suffrages. Puis, la bonté de Broussais ne s'est pas arrêtée aux témoignages du cœur : après la mort de son père, il a été l'appui de sa mère, le bienfaiteur de sa famille.

Tant de qualités devaient lui assurer une vie longue et heureuse; mais la Providence en avait décidé autrement : un mal profond et cruel minait cette précieuse existence dont le terme a été hâté sans doute par les labeurs et les peines d'une profession qu'il avait si bien remplie. Comme Bérard, il a été enlevé au moment où il commençait à recueillir le fruit de ses travaux. Mort impitoyable, voilà tes sentences!... Rien ne peut détourner tes coups, ni les vertus, ni le talent. Il y a peu de semaines, tu frappais un autre de nos collègues, Lisfranc, le chirurgien éminent, l'habile opérateur; aujourd'hui, c'est Casimir Broussais, le médecin de mérite, le professeur aimé, l'homme de bien, que nous pleurons. Tôt ou tard ce sera notre tour : c'est la loi du monde. Heureux celui qui peut se dire en ce moment suprême : J'ai fait le bien en proportion des forces que la nature m'avait départies.

PARIS. — RIGNOUX, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis*.